

LA MASCARADE

ABONNEMENTS

LYON
Un an. . . . 8 fr.
Six mois. 4 fr.

Les ANNONCES
traitent de gré à gré.

ABONNEMENTS

DÉPARTEMENT
Un an. . . . 10 fr.
Six mois. 5 fr.

ÉTRANGER
Un an. . . . 13 fr.

JOURNAL POLITIQUE

POUR LES ABONNEMENTS ET LES ANNONCES

S'adresser à l'imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

BONIMENT



Illuminons ! illuminons !

Ce n'est pas le moment aujourd'hui de faire de la politique, d'éplucher les *si* et les *cas* du sénatus-consulte, de jeter dans un chapeau les noms des gardiens de la constitution pour tirer au sort ceux qui seront réactionnaires ou libéraux, — la journée est aux pétards et aux lampions, place aux allumeurs et aux artificiers.

Godillot *for ever* ! que la joie succède à la gaieté, les danses aux cantates, les joutes aux mâts de cocagne ; — les journalistes doivent laisser chômer leurs discussions et leurs critiques, et le seul rôle qui leur convienne est de se constituer les *reporters*, de se faire l'écho de l'allégresse publique et des cris d'enthousiasme qui retentissent de toutes parts.

La *Mascarade* ne manquera pas à ce devoir, et pour donner plus de solennité à la chose nous allons chanter sur le mode *triste*.

Le lecteur. — Quels sont, ô homme de plume, ces hommes vénérables qui s'avancent ? leur marche lente et pleine d'hésitation indique qu'ils ont vécu de longs jours, et à leurs habits galonnés d'or sur toutes les coutures, on reconnaît qu'ils occupent dans le pays de hautes dignités : ce sont sans doute les sages de la nation ?

— Ces hommes sont les sénateurs de l'Empire. La vieillesse, en effet, les a touchés de son doigt amaigri, beaucoup d'en-

tre eux portent sur leur tête plus de quinze *l*es, et ces habits brodés que tu admires ils les ont endossés sous assez de princes pour avoir acquis la sagesse et l'expérience des hommes. Du reste, écoute leurs chants.

Chœur des Sénateurs.

Hosanna ! hosanna !

Que dans cet heureux jour nos voix chevrotantes s'unissent pour remplir les airs de cris d'allégresse.

Hosanna ! hosanna, nous touchons trente mille francs d'appointements.

Hosanna ! hosanna ! pour ne pas faire grand chose.

Nous sommes les gardiens de la constitution.

Nous devons veiller sur elle comme une mère sur son enfant.

Mais la constitution dort tranquille,

Et nous aussi.

Hosanna ! hosanna ! nous touchons trente mille francs d'appointements.

Nous sommes les grands dignitaires du pays.

C'est à nous que les citoyens adressent leurs réclamations et leurs pétitions.

Nous les examinons dans notre sagesse et nous passons toujours,

À l'ordre du jour.

Hosanna ! hosanna ! nous touchons trente mille francs d'appointements.

Une voix. — Avez-vous jamais vu, mes frères, un gouvernement aussi parfait ?

Le chœur. — Non, non, jamais.

La voix. — Plusieurs d'entre vous, mes frères, ont vécu sous d'autres régimes, ont servi d'autres souverains, ont prêté d'autres serments, ont porté des habits

galonnés d'une autre façon ? Avez-vous gardé le souvenir d'un régime qui valut mieux que le régime impérial, d'un souverain qui fût plus grand que Napoléon III et d'habits mieux brodés que ceux qui en ce moment couvrent vos épaules ?

Le chœur. — Non, non, jamais.

La voix. — Car sous aucun régime, sous aucun souverain, sous aucun habit, vous n'avez...

Le chœur. — Nous n'avons

La voix. — Touché

Le chœur. — Touché

La voix. — Trente

Le chœur. — Mille francs

La voix. — D'appoin...

Le chœur. — tements. Hosanna ! hosanna !

Le lecteur. — A ces vieillards succèdent d'autres hommes moins chargés d'années, plusieurs ont tous leurs cheveux et quelques-uns même ombragent leur lèvres d'une moustache juvénile ?

— Ce sont les représentants de la nation, — écoutons.

Chœur des officiels

Gloire à l'empereur, gloire aux ministres, gloire aux préfets !

On nous a donné des ponts, des chemins de fer et des clochers ;

Et nous avons été nommés députés

Car nous n'y serions jamais arrivés tout seuls.

Gloire à l'Empereur, gloire aux ministres, gloire aux préfets !

Amis votons en silence.

Dédaignons les vains discours, unissons nos forces, nos dévouements, nos couteaux

à papier pour lutter contre les ardeurs de l'opposition.

Sachons vaincre et sachons voter !

Une voix. — Au milieu de notre joie, mes frères, n'aurons-nous pas quelques larmes pour le chef illustre que nous venons de perdre, pour celui qui soutenait nos défaillances et nous conduisait à la victoire ?

Le chœur. — Hélas ! hélas ! hélas ! Rouher, Rouher, Rouher, la majorité pleure sur toi.

La voix. — Nous le retrouverons, amis, dans un monde meilleur.

Le chœur. — Oui, au Sénat, quand nous serons vieux.

Et maintenant reprenons nos chants : Gloire à l'Empereur, gloire aux ministres, gloire aux préfets !

Le lecteur. — Voici encore des habits brodés ; ils marchent d'un pas ferme en ordre de bataille, et c'est merveille de voir l'ensemble et la précision avec lesquels ils manœuvrent. Tenez, n'ouvrent-ils pas justement la bouche tous à la fois ?

Chœur des Préfets.

Vivat ! vivat ! vivat !

Nous sommes les préfets à poigne.

Nous avons combattu avec vaillance, et sous nos coups les candidats opposants ont mordu la poussière ;

Vivat ! vivat ! vivat !

Nos officiels ont passé et nous gardons nos places.

Fêtons, amis, fêtons ce gouvernement admirable :

A tous les employés il donne la pâture, Et sa bonté s'étend jusqu'aux sous-préfetures.

Que par nos soins des oriflammes flot-

FEUILLETON DE LA MASCARADE

PORTRAITS POLITIQUES

Napoléon-le-Grand.

Mon neveu, aujourd'hui cent ans. — On me dit que braver l'accomplissement de ce siècle qui a ma mémoire, vous avez organisé des fêtes. — Par les soins de vos préfets, des oriflammes flotteront sur les places de toutes les villes, dans tous les coins de la France des allégresses, — et on doublera le nombre des lampions.

Je peux, mon cher neveu, que vous sachiez l'infinité de la solennité avec laquelle vous avez voulu fêter le centième anniversaire du 15 août 1799, et je comprends la joie que cette date vous inspire. — Il est certain, en effet, que si Napoléon I^{er} n'était pas né le 15 août 1769, Napoléon III n'aurait jamais existé, que si je n'avais pas fait le 18 brumaire, vous n'auriez fait ni le dix ni surtout le dix décembre.

Votre contentement est tout naturel, — mais je

m'explique mal que vous vouliez associer à votre satisfaction le reste de la France, et convertir en jubilé national une réjouissance qui ne devrait pas sortir des bornes d'une fête de famille.

Vous devez, mon neveu, éprouver quelque surprise à m'entendre parler de la sorte ; — mais à cette heure où la fumée de mes canons et la fumée de ma gloire n'obscurcissent plus ma vue, — il m'est permis de regarder avec plus de netteté ma personne et mes œuvres, et je dois reconnaître que celles-ci pas plus que celle-là ne méritent cet excès de verres de couleur et cette abondance de fusées qui dans quelques heures vont s'allumer ou éclater en mon honneur.

Soldat de fortune, arrivé par un coup de force au gouvernement de la nation française, ma principale préoccupation a été de faire de cette nation une caserne et de son peuple un régiment.

Pendant vingt ans tout a marché au pas sous mon commandement, soldats, fonctionnaires, hommes d'Etat, magistrats, avocats, littérateurs. Pendant vingt ans, je n'ai pas souffert qu'on entendit en France d'autres paroles que celles-là : — *En avant, arche ! et Vive l'Empereur !* La langue et la plume ont été confisquées à mon profit ; — j'ai eu des poètes pour faire des cantates, des journalistes pour enregistrer mes victoires. Partout où la République avait inscrit le mot : *Liberté*, j'ai fait graver le mot : *Volonté*, et celui-ci a effacé si profondément

celui-là, qu'après soixante-dix ans la France est encore à le chercher. — Maître absolu, j'ai eu pour loi mes caprices, pour morale mes desirs : le jour où l'impératrice Joséphine n'a pu me donner de successeur, je l'ai répudiée ; le jour où le duc d'Enghien m'a gêné, je l'ai... écarté, et je ne me rappelle pas qu'il se soit dressé devant moi un obstacle quelconque que je n'aie renversé par la seule force de mon bon plaisir.

Amoureux de la guerre et bon capitaine, j'ai entraîné à la bataille générations sur générations, j'ai eu dans mon armée des soldats de cinquante ans, des soldats de seize ans et des soldats de douze ans : ce que je demandais à mes sujets était de savoir porter une giberne, et en instituant des récompenses pour les pères de nombreux fils, — mon seul but était d'augmenter les numéros de la conscription.

Aussi, après vingt années de victoires et de conquêtes, j'ai laissé la France plus petite que je ne l'avais prise, je l'ai laissée épuisée et ruinée jusqu'à son dernier homme et son dernier écu ; et lorsque je suis descendu du trône les Prussiens faisaient la garde au Louvre.

Voilà, mon neveu, où a abouti cette mission providentielle dont quelques esprits égarés ou illusionnés se sont plu à m'investir. — On dit que la France est assez riche pour payer sa gloire ; au prix où je l'ai comptée, je crois qu'on ne m'accusera

pas d'avoir gâté le métier, et les Français peuvent être fiers en regardant la colonne, — elle leur a coûté assez cher.

C'est par toutes ces raisons, mon cher neveu, que je crois que vous faites fausse route en me proposant à l'enthousiasme des populations, alors que je ne dois guère exciter que votre enthousiasme particulier, comme je le disais plus haut. — Le seul jugement droit que puisse porter sur moi la postérité, est de me considérer comme un génie funeste qui a laissé derrière lui une longue trace de calamités. — Sans doute, j'ai porté plus haut que personne le renom des armes françaises, mais plus haut que personne aussi, j'ai affiché le mépris de la vie humaine et l'indifférence du bonheur et de la prospérité d'une nation.

Ainsi, qu'on allume des lampions, qu'on tire le canon et qu'on chante des cantates pour célébrer la gloire de votre règne, ceci est votre affaire ; — mais pour moi, j'ai fait pleurer trop de mères autrefois pour qu'on entende aujourd'hui les *hosanna* de leurs fils.

Votre oncle,
Feu NAPOLEON-LE-GRAND.

Pour copie conforme,
L. LECLAIR.

lent dans les airs, que mille feux s'allument aux fenêtres, que des serpents de gaz rampent le long des corniches de nos monuments, — on nous saura gré du nombre des lampions.

Vivat ! vivat ! vivat !

Le lecteur. — Mais que veulent ces hommes à l'air menaçant ? Pourquoi cet œil irrité ? cette allure de bataille ? — En voudraient-ils à nos jours ?

— Ah ! lecteur, laisse-moi me cacher, voilà le parquet qui passe.

Chœur des Procureurs-Impériaux.

Eh ! avant, en avant, réquisitoire et code pénal !

Où sont-ils, où sont-ils ces misérables folliculaires ?

De quel délit faut-il les accuser, nous en avons soixante-sept à notre service.

Chers collègues et vous jeunes substituts ardents à la mêlée, nous ne saurions mieux célébrer ce beau jour qu'en montrant un nouveau zèle pour défendre l'Empire contre les attaques des vieux partis.

Poursuivons, poursuivons, il est doux de voir un journaliste sur les bancs de la correctionnelle ;

Il est doux de le foudroyer de notre éloquence et de le faire accabler de prison et d'amendes...

Cela nous conduit à l'avancement... Réquisitoire et code pénal, en avant !

— Enfin, ils ont disparu !

Le lecteur. — La frayeur que vous avez éprouvée vous permettra-t-elle de me désigner ces nouveaux personnages ? ceux-là n'ont pas d'uniforme : les uns portent des paletots gris, les autres des paletots noirs, et leurs chapeaux sont de diverses formes.

— Je les reconnais, — des confrères.

Chœur des Journalistes.

On nous a décorés, on nous a décorés !

Trempons nos plumes dans notre cœur pour décrire les grandeurs et les magnificences de cette fête nationale.

Que désormais nos articles de fonds ne soient plus que de longs dithyrambes en l'honneur du second empire !

On nous a décorés, on nous a décorés !

Une voix. — Pensez-vous, pensez-vous, mes frères, que pendant que vous vous livrez à ces élans d'allégresse, bien des collègues reposent à l'ombre des prisons...

Le chœur. — Que nous veut cette voix importune ? Nous ne connaissons pas ces faux frères dont vous parlez ; qu'ils expient leurs crimes, c'est justice.... On nous a décorés !

Arrêtons-nous.....

Rien ne serait plus facile que de faire défilé ainsi toute la procession des fonctionnaires, et nous pourrions aisément continuer par les chœurs des commissaires de police, des sergents-de-ville et des cantonniers,.... mais on se lasse des meilleures choses ; il ne faut pas abuser de l'enthousiasme, et nous pensons avoir payé assez largement notre tribut à la fête du 15 août, pour qu'on nous permette de clore ici la représentation.

Jacques BARBIER.

Par suite de circonstances particulières, l'incarcération de M. Labaume qui devait commencer le mardi 3 août, a été retardée de huit jours.

C'est donc mardi dernier, 10 août, à cinq heures du soir, que M. Labaume s'est constitué prisonnier à St-Joseph, pour y passer les neuf mois de détention auxquels il a été condamné comme directeur-gérant de la *Marionnette*.

BONNES NOUVELLES



Une nouvelle question vient de se lever à l'horizon politique : la question turco-égyptienne.

Personne ne sait de quoi il s'agit au fond ; mais une question nouvelle de temps en temps fait toujours bien dans le tableau des complications européennes. Et puis ça donne de l'occupation à nos diplomates.

— Notre ami Bismark, — un peu négligé depuis quelque temps, — revient sur le tapis. Ce Prussien est vexé du discours de M. de Beust, où il affirme son amitié pour nous, et il voit le ministre autrichien d'un très mauvais œil.

Pourquoi le cabinet de Berlin a-t-il une politique louche ?

— On signale en Espagne des bandes carlistes dont l'effectif va de 8 à 15 hommes. On emprisonne et on fusille de temps à autre quelques-uns de ces malheureux.

Naturellement Don Carlos ne suit pas ses partisans et se contente de les accompagner... de ses vœux.

— Les journaux semi-officiels prétendent que les idées libérales de l'Empereur rencontrent de la résistance chez ses conseillers.

Quand on est le maître et qu'on a des serviteurs désobéissants ou raisonneurs, on les fourre à la porte.

MAUVAISES NOUVELLES



M. Bourbeau, ministre de l'instruction publique, a fait un premier début à la distribution des prix de la Sorbonne.

Il a été vivement applaudi... toutes les fois qu'il a parlé de son prédécesseur, M. Duruy.

— Il paraît que M. Delangle a refusé d'être rapporteur du sénatus-consulte. Nous n'y voyons aucun inconvénient ; mais quel que soit le sénateur chargé de ce travail, nous doutons qu'il soit d'un bon rapport pour la liberté.

— Une forêt domaniale en Corse a pris feu subitement ; on croit que c'est pour fêter le centenaire.

Qu'on vienne nier l'enthousiasme universel, les arbres eux-mêmes s'enflamment pour le 15 août.

— Les Français sont invités à pavoiser et à illuminer pour la fête dite nationale de demain.

Si le Gouvernement compte les lampions privés qu'on allumera ce jour-là, il sera vivement éclairé.

FAUSSES NOUVELLES



A l'occasion du centenaire, le Gouvernement a l'intention de s'amnistier pour toutes les fautes qu'il a commises depuis qu'il exerce.

— MM. Descours et Perras, députés du Rhône, ont envoyé à leurs électeurs d'énergiques protestations contre la prorogation de la Chambre. Mais les manifestes de ces honorables étaient si violents qu'aucun journal n'a osé les publier.

— Dans les cercles mal informés, on fait

circular, en guise de rafraîchissement, le bruit de la démission de M. Haussmann. Son seul regret serait de se retirer sans pouvoir indemniser la ville de Paris des fameux dix-sept millions que devait rendre le Crédit foncier.

— On sait qu'on révisé en ce moment les statuts de ce célèbre établissement financier. Un sculpteur prétendait que les statuts du susdit appartiennent à l'art grec.

— Les réactionnaires s'imaginent que le gouvernement devient trop avancé.

Pourtant, il diffère des fromages idem en ce que ceux-ci, quand ils sont avancés, marchent fort bien tout seuls.

DÉFILÉ DE LA SEMAINE



Un accident sérieux — dont, nous l'espérons pour lui, il portera longtemps les marques, — vient d'arriver à un de nos confrères de la presse lyonnaise.

Le 10 août courant, M. Alexandre Jouve a été atteint en pleine poitrine par la décoration de la Légion-d'Honneur.

Plusieurs médecins appelés sur le champ en consultation ont déclaré le mal sans remède, et la science impuissante à soulager la victime. Un homœopathe, auquel on a eu recours au dernier moment, s'est prononcé dans le même sens, ajoutant que, à son avis, le directeur du *Courrier de Lyon* couvrait cette maladie depuis longtemps, et qu'il était fort étonnant qu'elle n'ait pas éclaté plus tôt.

D'après l'homme de l'art, M. Alexandre Jouve a dû ressentir, il y a déjà quelques années, les premières atteintes de la maladie, et si les velléités d'indépendance dont il a fait preuve en quelques circonstances, si la petite opposition gouvernementale qui s'est étalée de temps à autre dans le *Courrier de Lyon* avait pu retarder un peu l'accident fatal, — la dernière campagne électorale en faveur des candidats officiels et le dévouement à l'empire dont ce journal donne des preuves dans ses deux éditions de chaque jour, a dû précipiter la catastrophe.

Nous partageons entièrement l'opinion du docteur homœopathe, et nous ajouterons qu'à considérer le mérite personnel, — en dehors des idées politiques du *Courrier*, opposées aux nôtres, — M. Eugène Jouve étant réellement un écrivain de talent et de style, la décoration qui atteint M. Alexandre Jouve n'a rien que de flatteur pour celui là.

Que le sort des journalistes est différent ! Le 10 août, M. Jouve, directeur du *Courrier de Lyon*, est décoré ; — le même jour, M. Labaume, directeur de la *Mascarade*, est entré en prison, où il subit la peine due à ses innombrables forfaits.

O feu Vaisse ! ton souvenir lui est cher, et ta mémoire est pour lui désormais une sacrée mémoire !

Les journalistes qui ne sont pas décorés ou qui ne sont pas en prison, — même au secret, comme les rédacteurs du *Réveil*, enfermés à Mazas depuis deux mois, sans avoir été interrogés une seule fois, — se battent en duel.

MM. de la Ponterie et Naquet échangent des balles à quinze pas sans autre résultat que la satisfaction (?) de leur honneur, et le jeune Cassagnac blesse trois fois M. Flourens.

Ce qu'il y a de remarquable dans ces combats vraiment singuliers, c'est que quatre fois sur quatre, l'offensé, celui qui est censé avoir pour lui le bon droit, attrape quelques horions.

Ainsi M. G. Flourens se trouve injurié par M. de Cassagnac ; — entre nous, les sottises du rédacteur du *Pays* ne valent pas un coup d'épée ; — provocation, acceptation de duel, lettres de témoins et de combattants, enfin, rencontre, et c'est, le même Flourens, offensé, reçoit à trois reprises la lame de son adversaire dans le corps ; après quoi son honneur est satisfait.

Et on appelle cela une réparation !

M. Thierry Brolemann, président de la commission qui nous tient lieu de conseil municipal, est mort cette semaine.

Nous espérons que l'honorable M. Brolemann n'aura pas de successeur, et aura été le dernier des présidents de cette commission, qui doit son existence uniquement à la volonté du souverain, et dont les membres sont appelés à gérer nos intérêts, non pas comme nos mandataires, mais comme élus de l'empereur.

Car ce qu'il y a de remarquable dans la formation du prétendu conseil municipal qui règne sur nous — sans nous gouverner, — c'est qu'il est composé de citoyens, à coup sûr, aussi inconnus — pour les quatre cinquièmes — de celui qui les nomme, que de ceux qui devraient les nommer.

Les finances de la ville ne s'en portent pas mieux.

Le Tribunal de Saint-Etienne a prononcé, dans l'affaire des mineurs de la Loire, un jugement dont la lecture n'aurait pas duré moins d'une heure et quart.

Jugez si on a eu le temps d'énumérer des mois de prison.

Il ne nous est pas permis de nous élever contre les arrêts de justice, — mais on ne peut que regretter la sévérité des condamnations.

Peut-être aurait-on dû tenir compte de la vie exceptionnellement pénible et misérable que mènent les mineurs, et comprendre que ces malheureux qui passent leur existence à trois cents pieds sous terre sont plus excusables que d'autres, lorsqu'ils se laissent aller à ces entraînements contagieux que ne peuvent réfréner ni l'éducation, ni les mœurs civilisées du grand air et du grand jour.

A ce sujet, M. le Procureur impérial Corbin a écrit au *Progrès* et à l'*Eclair* une lettre pour protester contre la façon dont son réquisitoire avait été rapporté.

Nous comprenons à merveille la mauvaise humeur de M. le Procureur Impérial, — car en lisant les comptes-rendus publiés par nos deux confrères, on se faisait une idée singulière de l'éloquence du chef du parquet de St-Etienne.

Cela ressemblait tout-à-fait au discours de l'Intimé : — On vient, comment vient-on ? etc.

Mais, bah ! puisque le résultat recherché a été atteint, que M. Corbin se console : il a obtenu soixante-trois condamnations soixante-douze ; — voilà, certes, qui est bien fait pour guérir les blessures d'amour-propre d'un procureur-impérial.

Les jeunes élèves des deux sexes continuent à encombrer nos rues, porteurs de livres à tranches dorées et de couronnes en papier idem. Encore une semaine à peu près, et toute la génération qui nous suit, tous ces enfants sur lesquels comptent l'Empereur et le pays, comme dit M. Bourbeau, auront vidé leurs bancs, — sans les rompre : — les professeurs entreront en vacances.

Voilà des gens heureux ! et que l'ouverture des conseils-généraux n'empêcheront pas de dormir.

La ville de Lyon se prépare à fêter dignement le 15 Août et l'anniversaire de la naissance du fondateur de la dynastie impériale. Le programme officiel est rempli d'attraites de toutes sortes, — absolument comme les années précédentes ; — les mesures de la ville sont affichées ; la maison Godillot a la pose de ses oriflammes, les lampions pleins d'huile, les restaurants ont... l'eau dans leur vin, baptisé saumon tranches de veau, et filets de bœuf letes de chevaux de fracre ; les limonadiers suffisamment allongé leurs bières ; les niais sont partis pour la campagne, les pagnards sont arrivés ; les mendiants touché leurs plaies, éraillé leurs voix leurs enfants de contrebande ; — tout prêt : — Feu ! MM. les artilleurs, allez-y vos 21 ou 101 coups de canon, que la fête commence !

Dans huit jours il paraît que nous recommencerons à être en liesse : l'Impératrice et son fils, l'espoir de sa race, se disposent à venir rendre visite à ces Lyonnais que Napoléon 1er aimait tant.

Naturellement, on profitera de ce voyage impérial pour inaugurer quelque chose, — le boulevard de l'Empereur, je crois, — et